Pauline Gill et Normay Saint-Pierre

Je vous ai tant cherchée

Témoignage

vlb éditeur

Pauline Gill
Normay Saint-Pierre

JE VOUS AI TANT CHERCHÉE

témoignage

vlb éditeur
Une compagnie de Quebecor Media

À ceux et celles qui, comme Lise Le Bel,
Sylvie Noël, Francine Germain,
et Caroline Fortin, présidente
du Mouvement Retrouvailles,
ont cru en la publication de cet ouvrage,
je dis toute ma reconnaissance.

Normay Saint-Pierre

Prologue

Je vous entends, lectrices et lecteurs, vous écrier : « À soixante-cinq ans ? Publier sa biographie ? Mais pour qui se prend-elle ? »

Vous auriez raison si ce livre prétendait témoigner d'un modèle à suivre. S'il tentait de dissimuler un règlement de comptes ou de forcer la main de quelqu'un.

Cet ouvrage aurait pu être tout cela, mais il n'en est rien.

Je viens ici vous avouer que ce livre, c'est mon bébé. C'est l'enfant que je n'ai jamais eu et que je n'aurai jamais. Et c'est plus encore… C'est aussi cet enfant en moi que j'ai dû réapprivoiser au fil des bonheurs, mais aussi de pénibles souffrances.

Si j'ai choisi la place publique pour livrer mes confidences, c'est que la place publique m'a choisie dès ma naissance et qu'elle m'a tenu lieu de tribune à chacun des événements marquants de ma vie. À preuve, j'ai fait ma première apparition sur scène à l'âge d'une minute, au milieu d'une quinzaine de spectateurs, avant d'être arrachée à ma mère sans même qu'elle ait pu me prendre dans ses bras.

Ce livre, c'est la modeste histoire d'une enfant enlevée à celle qui lui a donné le jour, et qui, privée de ses racines, choisit malgré tout de vivre. C'est celle d'une enfant qui aurait pu cheminer dans un désert affectif, mais qui sut vivre comme une enfant de l'amour.

Normay Saint-Pierre

Chapitre I

Je n'avais pas su lui résister.

À l'aventure la plus fascinante et la plus téméraire de toute ma vie, je venais de dire oui. Un oui irréfléchi. Lourd de conséquences. Que je l'assume ou non, ma crédibilité et mon honneur étaient en jeu.

Le soleil flamboyant d'octobre qui miroitait sur les toitures du Vieux-Québec semblait se moquer de mon incertitude, narguer mon désarroi. Mais de même que ses rayons illuminaient la ville au lever du jour, je décidai, après une nuit tumultueuse, remplie d'hésitation, de braver le destin plutôt que de revenir sur ma décision, si osée soit-elle.

Le moment fatidique était venu : je devais trouver l'assurance, les mots et le ton requis pour téléphoner à M. le directeur. Fallait-il battre des cils ou foncer comme un taureau dans l'arène ?

— On m'a informée que je devrais préparer ce téléthon de la paralysie cérébrale avec vous, lui dis-je après les salutations d'usage.

— Ce sera avec plaisir, me répondit aussitôt M. Lamontagne.

Ce qui aurait dû me rassurer…

— À quel moment pourrions-nous nous rencontrer pour bâtir la *cue sheet* ?

Le mot était lancé. Le seul que j'avais appris de mon nouveau métier ; ça signifiait « feuille de minutage », une amie me l'avait appris.

— Dès demain matin, madame Saint-Pierre. Ça me fera tellement plaisir de travailler avec quelqu'un qui s'y connaît.

J'avais relevé le premier défi. D'autres, non moins périlleux, m'attendaient. Je devais trouver le courage d'avouer à ce gentil monsieur, au risque de le décevoir et d'être éconduite, que je n'avais jamais travaillé pour la télévision.

Une fois de plus, je m'étais laissé prendre au piège d'un défi. Si la dame qui m'avait engagée s'était montrée quelque peu imprudente en m'offrant ce contrat, je me trouvais maintenant stupide de l'avoir accepté. « Une folie de plus dans ma vie », m'avouai-je en repensant aux emplois que j'avais occupés précédemment, mais plus encore aux nombreux coups pendables que j'avais commis au cours de mes trente-quatre tours de calendrier. Mon année 1978 n'allait pas être moins extravagante que les autres.

Je n'avais que sept ans lorsque, à cause de moi, mes parents (à vrai dire, ceux que je considérais comme tels) s'étaient querellés pour la première et la dernière fois de leur vie. Du moins devant moi. Empressée plus que d'habitude, j'avais, ce matin-là, glissé dans mon sac d'école les ciseaux de couturière de ma mère, résolue à me venger de celle qui, parmi les trois nouvelles élèves de ma classe, m'avait battue, puis accusée de commérage auprès de l'institutrice. Elle apprendrait, la petite nouvelle, et tous les autres avec elle, que Normande Saint-Pierre (on ne m'appelait pas encore Normay) ne se fait pas mettre à genoux deux fois devant la classe et traiter d'enfant adoptée par la maîtresse, sans réagir. Pour exécuter mon plan, j'attendais le moment propice, qui se présenta lorsque la professeure nous tourna le dos pour écrire au tableau. À la grande stupéfaction des témoins, de deux coups de ciseaux je coupai les jolies tresses de la petite peste assise juste devant moi.

Conduite chez la directrice, à qui je dus rendre l'arme de mon crime, je fus sommée d'attendre là que ma mère, convoquée au bureau, vienne reprendre ses ciseaux et récupérer sa fille. Et pour que la leçon porte davantage, c'est en sa présence que je fus semoncée et informée que j'étais renvoyée de l'école pour trois jours. Nullement chagrinée de ce

retrait, je me sentais cependant rongée du remords d'avoir pris les ciseaux de ma mère en cachette. Je trouvais justifié qu'elle m'en fasse reproche et me confine à ma chambre. Toutefois, quelle ne fut pas ma surprise, tôt après le souper, d'entendre la mère de la jeune fille venir, tresses en main, porter plainte à mes parents, Ovide et Yvonne Saint-Pierre, pour l'horrible méfait que j'avais commis. Enfermée dans ma chambre, je me rongeais de honte et de regret.

— Comptez sur moi, lui promit mon père. Avec la fessée qui l'attend, ma fille ne recommencera plus, je vous le jure.

Je n'avais jamais entendu de tels propos de sa bouche. Jamais non plus il n'avait levé la main sur moi. Profondément affligée et tremblante de peur, j'attendais, recroquevillée sous mes couvertures, le moment fatidique où il viendrait accomplir sa promesse.

La porte de ma chambre grinça, et je le vis apparaître. Le visage froid et le ton d'une exceptionnelle austérité, il m'ordonna de le regarder dans les yeux :

— Écoute bien ce que je vais te dire, ma petite fille. Ne te laisse jamais monter sur la tête. Tu m'entends ?

Pour la deuxième fois de la soirée, j'étais stupéfaite. Non seulement avais-je évité la fessée,

mais je venais de retrouver mon père. Cette indulgence allait, hélas, soulever l'indignation de ma mère et plonger mes parents dans un profond désaccord. Peu habituée aux scènes de ménage, j'en fus effrayée. Réfractaire à toute forme de réclusion, voilà que je bénissais les murs de ma chambre, ce rempart qui me protégeait de la colère de mon père et de ma mère. Possiblement épuisée par les émotions de la journée, j'avais trouvé le sommeil, semble-t-il, lorsque, de nouveau réconciliés, ils étaient venus m'autoriser à sortir de ma chambre.

En revivant cette scène aujourd'hui, je croyais entendre mon père m'exhorter au courage, mais je doutais qu'il approuve le risque que je venais de prendre en m'engageant dans le merveilleux monde du spectacle, avec, pour tout bagage, l'école secondaire terminée d'arrache-pied et quelques mois de formation en animation radiophonique et télévisuelle. Je devais cependant reconnaître que mes parents avaient toujours respecté mes choix, même celui de quitter mon patelin pour me transplanter en ville, sans métier.

Ce climat de liberté était pour moi associé à la marginalité dans laquelle j'avais vécu mon enfance et qui, l'avais-je appris à mes dépens, devait marquer mon destin et ma personnalité. Que, dans les années 1940, mes parents ne m'aient jamais confiée

à une gardienne, m'emmenant partout, peu importe l'heure et l'événement, étonnait la parenté. La seule exception à cette règle fut faite lors de l'hospitalisation de ma mère. Je n'avais en effet que quatre ans lorsque mon père dut me conduire chez une tante, qui trouva l'occasion toute désignée pour me sevrer de mon biberon.

— Tu veux que ta maman revienne un jour te chercher ? Eh bien, donne-le-moi. Tu es assez grande maintenant pour t'en passer.

Je lui lançai la bouteille, qui éclata en mille miettes sur le poêle de la cuisine. Cette tante venait de m'enlever, avec mon biberon, non seulement le goût du lait, mais aussi la certitude de n'être jamais rejetée. À partir de ce jour, sans que j'en sois trop consciente, je vécus les maladies de mes parents comme autant d'abandons. Malgré l'amour indéniable que ceux-ci me portaient, je dus me bâtir une sécurité intérieure. Il devint très clair dans mon esprit que, ayant été abandonnée une fois, je risquais de l'être à nouveau, mais que, ayant déjà été choisie, je pouvais l'être encore et être de ce fait privilégiée. C'est ainsi que, sans trop comprendre en quoi le mot « adopté », que j'entendais de la bouche des adultes, me singularisait, j'eus l'instinct de voir les bons côtés de cette particularité qui aurait pu me perturber. « On t'a choisie

pour ton sourire », m'avait appris ma mère, sans que j'aie eu à la questionner. Et comme mon père, menuisier de son métier, obligeait sa famille à déménager très souvent, j'avais à me remémorer cette phrase chaque fois que je devais refaire ma place dans une nouvelle école. J'avais été choisie et je le serais encore. L'événement des tresses coupées m'avait sur ce point donné raison : en osant quelque chose que peu de mes compagnons et compagnes se seraient permis, j'étais devenue leur héros, leur vedette. Mon besoin de me faire remarquer (tant qu'à être différente…) était comblé, et pour longtemps, pensais-je, jusqu'au moment où je découvris que mon père avait de nouveau décroché ma balançoire dans le sous-sol. Nous allions encore déménager et je devrais me refaire une place dans un nouveau quartier.

De Sayabec, en Matapédia, à Matane, puis de Matane à Rimouski, et de Rimouski à Québec, nos nombreuses migrations ne se firent pas sans quelques ennuis pour moi, contrairement à ma mère, qui semblait s'en accommoder aisément. Mon expérience scolaire, entre autres, fut éprouvante : discipline, austérité, devoirs à faire, leçons à apprendre. Tout cela contrastait tellement avec le climat de liberté qui m'était offert à la maison qu'à chaque nouveau professeur incombait la tâche de

me mettre au pas. Il va sans dire que j'étais vite identifiée comme la petite peste de la classe.

Heureusement, sans que j'aie beaucoup à travailler, je présentais des bulletins fort respectables, et je me faisais des amis facilement. Mes petites voisines devenaient vite mes complices. L'une d'entre elles m'entraîna un jour dans une aventure qui mit toute la paroisse sur un pied d'alerte.

Ne répondant pas à l'appel à l'heure du dîner, Normande Saint-Pierre et Nicole Deschênes, la fille du bedeau, toutes deux âgées de sept ans, étaient portées disparues. Une équipe de chercheurs frappa à toutes les portes du village tandis qu'une autre ratissait rues et boisés. Les parents présumaient que, vu la pluie torrentielle qui s'était abattue sur la région ce jour-là, les fillettes ne pouvaient être demeurées à l'extérieur toute la journée. Une fouille fut entreprise dans l'église, où la petite Nicole avait l'habitude d'accompagner son père. Autre démarche stérile. La noirceur s'installait dans les sous-bois et les bâtiments, semant la panique dans le village. Une dame dévote vint-elle, en désespoir de cause, s'agenouiller devant l'autel et implorer tous les saints de venir en aide aux villageois, qu'une voix se fit entendre. Ce n'était pas celle de la Vierge, mais une plainte lointaine, celle d'un enfant. Presque aussitôt émis, ces

gémissements à peine perceptibles se perdaient dans la voûte du sanctuaire, ce qui en rendait la provenance difficile à identifier. À celui qui se hasarda à grimper au jubé fut réservée la surprise d'y découvrir les deux fillettes, recroquevillées dans un cagibi, à demi conscientes. Incapables de se tenir debout, elles étaient prises de nausées et de vomissements au moindre mouvement. « Que leur est-il donc arrivé ? » se demandaient leurs parents, lorsque l'un d'eux aperçut, au fond du repaire, la bouteille presque vide de ce précieux élixir qu'elles avaient trouvée dans la sacristie.

Cette fois, je n'avais pas voulu mal faire. Même que je n'avais pas tellement apprécié le goût de cette liqueur d'un rouge des plus séduisants. Il devait en être tout autrement de M. le curé, pensais-je, puisqu'il songeait à retarder ma première communion pour me punir d'avoir bu son vin. Moins docile que Nicole, je quittai notre cher pasteur en marmonnant : « Je vais aller communier pareil… » À sept ans, j'avais pris ma première cuite et nargué M. le curé.

Ainsi se dessinait, à mon insu, un chemin de vie d'apparence banale, mais qui faisait dire à mes proches : « Elle ne fait jamais rien comme les autres, celle-là. » Pour le meilleur et parfois pour le pire, j'eus à me faire à cette idée et à ne plus me

surprendre de rien. Bien que les événements se soient portés complices pour me convaincre de cette réalité, je n'aurais tout de même jamais imaginé que des années plus tard ma vie puisse basculer au point de passer du S.B. (*show-business*) au B.S. (bien-être social), de la compagnie des artistes les plus recherchés à un anonymat qui inspire le goût d'en finir… avec la vie. Du fait que parmi mes connaissances certains étaient passés à l'acte, je ne saurais attribuer ma survie à autre chose qu'à certains de mes souvenirs d'enfance.

Ma mère, de nature plus autoritaire que mon père, m'apportait beaucoup de compréhension, prenant toujours le temps de m'expliquer les raisons de ses exigences et de ses désaccords. C'est avec elle que j'ai développé mon goût pour la musique, bien que j'aie dû me rendre compte assez vite que je n'étais douée ni pour l'accordéon ni pour le violon, qu'elle essayait de m'apprendre à l'insu de mon père. Je me suis donc rabattue sur mes cordes vocales, que je maîtrisai assez habilement, si j'en crois les demandes qu'on m'adressait lors des réunions de famille et des fêtes de quartier.

Comme beaucoup de petites filles, j'éprouvais une grande admiration pour mon père. J'aimais le suivre partout sur les chantiers de construction. Outillée d'un marteau à ma mesure, je ne devais

revêtir ma salopette qu'une fois montée dans le camion, ma mère n'appréciant pas que sa fille unique porte ce genre d'accoutrement. L'enfant qu'elle avait vue grandir jusqu'à l'âge de trois ans, puis qu'elle avait perdue, aurait-elle été plus féminine que moi ? Je n'en ai jamais douté. Je me suis souvent demandé ce que je serais devenue si cette petite avait survécu ? Y penser me donnait le vertige. Je ne pouvais concevoir ma vie sans la présence d'Ovide et d'Yvonne Saint-Pierre.

Je me vois encore, aux coups de l'angélus, rejoindre les ouvriers qui travaillaient avec mon père et sortir la petite boîte à lunch dans laquelle ma mère ne manquait jamais de placer une surprise. La plupart du temps, c'était une tablette de chocolat. À ces égards mon père ajoutait les siens, sous l'œil approbateur de ses hommes à gages :

— J'en connais pas de plus experte que ma Normande pour décrochir des clous, disait-il avec fierté.

C'était le parfait bonheur. Et quand, vingt ans plus tard, la vie m'assena de durs coups, je ne sombrai pas dans le désespoir, pensant qu'elle me réservait sans doute d'autres douceurs, comme jadis, une tablette de chocolat dans ma boîte… ou comme ce directeur, en ce splendide matin d'octobre 1978, à qui j'avouai vivre l'expérience

d'organiser un téléthon pour la première fois, et qui répliqua dans un éclat de rire :

— On va bien s'entendre, moi aussi c'est ma première expérience !

« Ça commence bien », me dis-je. Et il me fallut moins de deux heures de rencontre pour trouver M. Lamontagne fort sympathique. Je quittai son bureau le cœur rempli d'assurance, mais les bras chargés de dossiers.

Comme nouveau défi, j'avais le mandat de trouver soixante artistes et je disposais de trois semaines pour y parvenir. J'étais revenue à la case départ : « Comment faire, maintenant que j'ai dit oui ? Comment aborde-t-on ces gens ? » Désemparée, je pensai, comme à chaque fois qu'il m'arrivait un pépin : « J'aurais donc dû mourir p'tit bébé. » Je n'avais d'autre choix que d'avouer mon embarras à Mme Pauline Demers, la grande responsable de cette vertigineuse escalade.

— Comment voulez-vous que je trouve tout ce monde, je ne les connais pas.

— Eux non plus ne te connaissent pas, répliqua-t-elle, d'un ton moqueur.

De nature aventurière, j'étais servie au-delà de mes espérances. Je me retrouvais comme à l'été de mes sept ans où, à l'insu de mes parents, j'avais pris l'autobus pour Rimouski, affirmant au chauf-

feur, qui nous connaissait bien, que ma mère m'envoyait en promenade chez une de mes tantes. Vingt-cinq ans plus tard, j'éprouvais un peu plus de crainte à la pensée de m'égarer en chemin. Le risque était présent en dépit des expériences que j'avais accumulées au cours de mes dix années de travail. Au hasard des connaissances glanées sur ma route, j'avais appris, lors de quelques séances d'animation auprès des personnes âgées, qu'il existait une association d'artistes à Québec. Il était fort plausible qu'elle ait publié son bottin. En m'adressant à cette union, je découvris que Montréal avait aussi la sienne. Déboutée à Québec pour avoir dévoilé que mes invités devraient se produire bénévolement, je m'adressai dans la grande métropole à l'Union des artistes, qui accepta chaleureusement de me faire parvenir son bottin par messager.

En attendant cet indispensable outil, je partis à la cueillette de tous les journaux disponibles en kiosque. L'un d'eux mentionnait que M. Yvon Deschamps, humoriste, se produisait à la Place-des-Arts, à Montréal. Le plus naïvement du monde, je téléphonai le soir même à la salle de spectacle. Miracle ! Une voix masculine me répondit :

— C'est absolument impossible de parler à M. Deschamps pour le moment. Est-ce urgent ?

L'écrivaine Pauline Gill prête sa plume à Normay Saint-Pierre pour faire le récit de son bouleversant destin. Adoptée à la naissance, l'animatrice philanthrope a longtemps recherché sa mère biologique. Cette quête des origines, elle l'a poursuivie de front avec une carrière mouvementée dans le show-business. Au fil de son parcours, elle a connu des joies profondes, mais aussi des épreuves et des peines presque insoutenables.

Pourtant, femme de cœur et d'action, Normay est toujours parvenue à choisir l'espoir. C'est dans cet esprit qu'elle a mené un combat acharné contre une loi qui prive les orphelins et les adoptés québécois du droit de connaître leurs racines.

Je vous ai tant cherchée est un vibrant témoignage qui nous sensibilise au sort des enfants abandonnés et nous invite à vivre intensément, en dépit de l'adversité.

Pauline Gill se consacre à la recherche et à l'écriture depuis 1990. Elle est notamment l'auteure des best-sellers *Les enfants de Duplessis*, *La cordonnière* et la trilogie de *Dre Irma*. Résidant en Montérégie depuis plus de trente ans, elle présente cette année la sixième édition d'un concours littéraire provincial qui porte son nom.

Normay Saint-Pierre est impliquée depuis longtemps auprès d'associations de bienfaisance et dans le milieu communautaire. Au fil de sa longue carrière, elle a côtoyé de grandes figures du paysage culturel québécois et européen. Elle anime aujourd'hui l'émission de radio *Loin des yeux près du cœur*, qui porte sur les retrouvailles.

ISBN 978-2-89649-357-9